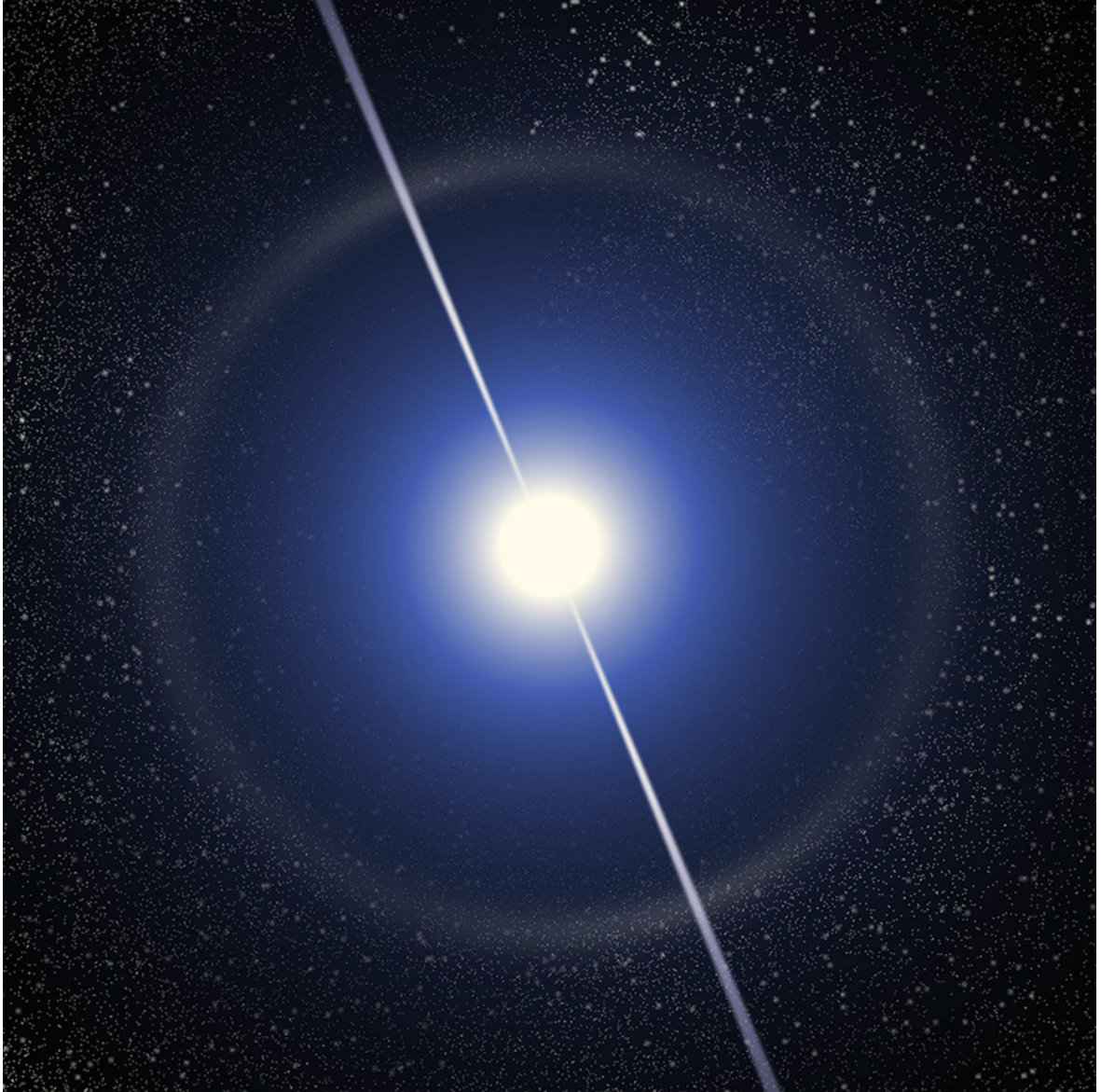


# PLAISIRS INCONNUS CONNUS

Michel Persitz

©2025



Il y eut les années avant. Le temps avec. La vie après.

Cela a commencé par son coup de tête imbécile. Si quelqu'un doit être blâmé, c'est elle. Tout est de sa faute. Comment a-t-elle pu être aussi... *infantile* ! Il n'a fait que lui répondre. C'est elle qui est allée le chercher. C'est elle qui a décidé de le suivre jusqu'au fond de son trou. Qu'est-ce qu'elle croyait ?

C'était avant que le monde devienne cycliste végétarien bio. Les années glamour du trash, métalliques, tranchantes, glacées, anthracite. Tout était noir et gris, parfois avec un trait de blanc. Sur les podiums, elles défilaient comme des zombies. Beaucoup avaient des corps d'enfants, elles flottaient dans les fringues. Le regard vide, les lèvres noires, perchées sur des échasses. Il fallait évoquer la liberté dans le vide, l'American Express Gold et la paille en or, la ligne blanche, la CC, la *rabla*, la pompe, le *shoot*, la glissade vers la pisse des escaliers de gares, les néons des parkings en sous-sol, les matelas crevés des squats. Le chic blafard et l'élégance lugubre inspiraient les photographes de mode.

Depuis deux ans, elle faisait le pantin sous les projecteurs. Elle prenait des poses de commande dans les éclairs des boîtes à lumière et le crépitement des flashes. Cela payait bien pour pas grand-chose. Croyait-elle. Encore une marche et elle allait devenir une icône. Une égérie. Sauf que. Sauf qu'elle n'en pouvait plus d'être vue. Observée. Examinée. Évaluée. Détaillée. Manipulée. Corrigée. Déformée. Maquillée. Réifiée. Reconnue et harcelée. Elle aspirait à l'ombre. Disparaître, petite fille, s'enfoncer sous la couverture.

Son innocence avait foutu le camp sans qu'elle s'en aperçoive. Avant de se retirer, l'adolescence l'avait jetée, poupée pour adulte, devant la porte de *Peerless Models International* et de là précipitée dans les magazines de mode et les publicités. Elle ne connaissait ni Charybde ni Scylla, mais elle était de plus en plus certaine de faire fausse route. Autour d'elle, elle n'aimait personne.

Pour commencer, elle ne voulait pas faire ce défilé. Pourtant, elle l'a fait. Pas pour le fric. Par lassitude. Pour ne pas entendre une fois de plus chez *Peerless* la vieille Colombe lui sortir ses menaces.

- Tu es ingérable. On ne peut pas compter sur toi... Ce n'est pas la première fois...

Et gna et gna. Elle jacassait avec son accent la mère Colombe.

- Quarante-huit heures avant ! Tu ne te sens pas de faire le défilé ! Tu te fiches de moi ? Je lui dis quoi à Gyzel ? Qu'est-ce que tu crois ? Que tu es une star ? Tu

n'es pas une star ma chérie, tu n'es qu'un portemanteau. Plaqué or, peut-être, mais un portemanteau. Tu n'es pas contente ici ? Tu ramasses ton book et tu prends la porte ! Va voir chez Artmedia ou chez CAA s'ils cherchent une star comme toi. Ici, j'en ai dix dans le couloir qui attendent ta place.

Elle aurait aimé exploser.

### **ATTENTAT TERRORISTE CHEZ PEERLESS**

#### **La mère Colombe pulvérisée en pochoir sur les murs.**

#### **Un mannequin en fuite.**

Elle n'était même pas un portemanteau ! Elle n'était qu'un porte fantasmés. Mais elle n'était pas prête à faire le saut. Elle a assuré le défilé de nases. Furieuse de sa lâcheté. En plus elle détestait Gyzel Raw. La créature insupportable, ses fringues prétentieuses et morbides. Encore un génie bidon qui exigeait que les filles défilent avec des mines de constipées, indisposées par les regards du public. Elle au moins, quand elle avait la rage, ses yeux crachaient des vraies flammes sur le podium, elle donnait dans l'authentique.

A l'habillage, dans la cohue et le stress général, on l'a caparaçonnée presque nue dans une tenue dystopique. Cela ressemblait aux restes à demi calcinés d'un costume de reine espagnole, récupéré dans les décombres d'un théâtre. Cela tenait sur elle avec de la corde de chanvre pour faire *moda povera*. Pour faire moderne, elle portait greffé sur un sein, un écran sur lequel clignotaient des codes absurdes :

NO-GUN, KILL-U, LOVE-U, WILD-1, GIRLY, SEXXY, etc.

Les filles en coulisses transpiraient l'adrénaline, gonflées à bloc par la perspective de parader devant l'élite, les people, les photographes et les caméras. Elles allaient être vues, postérisées, imprimées, diffusées, télévisées, enviées, adorées, haïes, sur tous les continents. Quand vint son tour de paonner, avec cette démarche impossible de *terminatrice*, chorégraphiée par Gyzel Raw lui-même, elle s'est cramponnée à la musique. C'était beau, puissant, du sépulcral moderne. Il y avait quand même, survivant à la rythmique écrasante, quelque chose de précieux, de fragile et de très sensuel. Pendant qu'elle cinglait superchargée comme dans un Tarantino, balayant la salle de son regard léthal, elle imaginait une petite plante obstinée se moquant de la catastrophe en cours. Des petites feuilles vertes sortaient en grappe des haut-parleurs et lui envoyaient de l'oxygène. En revenant sur ses pas, la liquidatrice de luxe a éclaté de rire. Stupeur et horreur chez les kékés et en coulisse. Elle a osé rire en public ! Dévasté Gyzel le créateur ! Petit sourire en coin de la part d'Aïden qui s'apprêtait à entrer en piste en chasuble noir et or, lacérée.

Au vestiaire, elle a demandé qui était le DJ invisible. Il devait être caché dans l'ombre, elle ne l'avait pas repéré. Aniko, la fêtarde hongroise, lui a répondu que tant mieux, le DJ était un monstre.

- *Wow ! Ugly !* Damien est *terrific* mais horrible. Il est très connu.

Elle ne connaissait pas Damien ? Il était tellement laid qu'en concert on ne le voyait jamais. Il ne portait pas de masque, il mixait toujours derrière une bâche opaque. Aniko l'avait vu, façon de parler, dans une fête à Ibiza. Il opérait depuis un conteneur noir suspendu au-dessus des danseurs. On disait qu'il souffrait d'un truc rare, la maladie de Dracula.

- Ça existe ! Si un rayon de soleil touche ta peau, *you die* !

Il était obligé de vivre dans l'obscurité ou presque. Elle n'avait jamais entendu parler de DJ Damien ? Elle vivait sur quelle planète ? Non, elle ne connaissait pas DJ Damien. Par contre, elle éprouvait un besoin urgent de le connaître, de le voir et de lui parler. A propos des petites feuilles vertes cachées dans sa musique.

- *This is not a good idea, he is a vampire, you know*, a ajouté la maquilleuse japonaise en faisant la grimace.

Au contraire. *This is a very good idea* ! Elle adorait les vampires ! Elle en croquait toutes les nuits. Elle les séduisait et elle en faisait ses esclaves sexuels avant de leur percer le cœur à l'aube avec le talon de son escarpin. Les filles ont haussé les épaules. Elle était cinglée.

Redevenue une femme humaine, elle est partie à la recherche de l'horrible DJ Damien-Dracula. La foule des VIP avait déserté la salle du défilé pour s'écraser à l'abreuvoir mondain. Il ne restait qu'un chaos de chaises vides. Tout au fond, une silhouette à la Quasimodo remballait du matériel. Elle s'est approchée. Une casquette noire, des lunettes noires, un visage rond et livide, des lèvres de poisson. Un corps de pingouin. DJ Damien lui arrivait à l'épaule.

- Je vous ai écouté quand j'ai défilé.

C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire.

- Je vous ai vue, dit-il sans la regarder.

- Ce n'était pas moi. Vous avez vu la porte-manteau : *Chile Ferrara*. Moi, c'est la première fois que vous me voyez.

- Si vous voulez. Moi aussi je suis un autre.

Il ne lui prêtait pas attention, il débranchait des appareils qu'il rangeait dans des valises en aluminium noir. Il n'était pas bavard. Elle non plus n'avait pas envie qu'on lui parle. Alors, ils ne se dirent rien. Elle l'observait faire, puis sans qu'il lui demande quoi que ce soit, elle l'aida à rouler ses valises jusqu'à sa voiture. C'était une longue, vieille américaine bordeaux avec beaucoup de chromes et du faux bois sur les flancs. Toutes les vitres étaient teintées. Naturellement.

- C'est une Chrysler 1975.

Elle s'en foutait. Elle est montée.

Il conduisait avec ses lunettes noires. Il y avait assez de la place pour les trois ours sur la banquette avant. Elle se tenait près de la portière. A peine la voiture en route, une musique sous-marine envahit l'immense habitacle. Elle ne demanda pas où ils allaient. A quoi bon ? Elle était montée. Il n'avait pas protesté. Paris s'était vidé, il y avait peu de circulation. Le corbillard américain roulait sans bruit, dépassait le périphérique, s'engageait sur les hauteurs de la banlieue ouest. Ils arrivèrent devant une grande bâtisse, tous volets fermés. Un portail s'ouvrit devant eux, la voiture plongea dans un garage et le portail se referma derrière eux. Elle suivit le vampire dans son repaire. Elle n'avait même pas peur. En réalité, rien ne se passe comme dans les films. Elle ne portait pas d'escarpins de douze centimètres pour se défendre, mais elle était certaine, s'il le fallait, de pouvoir le renverser sans difficulté et fuir avec ses Adidas.

Damien était sans danger. Damien le fantôme. Damien l'obscur qui au-delà de toutes les maladies connues et inconnues ne supportait pas la lumière et à peine les humains. DJ Damien, le musicien des abysses qui sans les voir faisait vibrer les foules de teuffeurs. Damien, la chauve-souris solitaire qui même dans les ténèbres portait des lunettes noires. Damien qui n'était apaisé que devant sa console et ses claviers, dans le faible clignotement des diodes, le bourdonnement à peine perceptible de ses machines.

Dans la maison aux ouvertures closes, l'éclairage était moins que minimal. D'ailleurs il n'y avait rien à voir. Il ne lui proposa pas de visiter, c'était sans intérêt. Il vivait seul, tout était vide de meubles ou presque. Il n'avait acheté cet hôtel particulier que pour son sous-sol. La bâtisse, il l'occupait à peine. Elle avait été construite dans les années mille neuf cent sur les vestiges d'une casemate désaffectée de la ceinture de fortins de la Ligne Thiers. Un dispositif militaire défensif supposé rendre la capitale imprenable par les Allemands.

Elle découvrirait tout cela plus tard. Pour le moment son hôte n'était pas bavard. Il s'impatientait presque. Si la Belle était venue jusqu'à la porte du château de la Bête, ce n'était pas pour bavarder autour d'un Coca-Cola dans la cuisine, c'était pour découvrir le diamant caché : *Le Studio Night*.

Il fallait descendre à la cave. Il l'entraîna sur la pente douce d'un long boyau en moellons de craie à silex. Des milliers de vinyles, alignés sur des claies de bois jalonnaient ce tunnel médiéval à peine éclairé par des veilleuses bleues. Au bout du chemin, pas de cachots, ni d'oubliettes, une porte moderne et l'œil d'une caméra. C'était l'entrée du Studio Night. La cellule privée du Marquis du Son. Pour y accéder, il fallait posséder le badge qui permettait de déverrouiller la porte. Les rares visiteurs devaient s'annoncer et se faire reconnaître. Il commanda l'ouverture de la lourde porte insonorisée. Pour la première fois depuis qu'elle avait décidé de le suivre, elle se demanda si elle était folle. Elle aurait encore pu faire demi-tour et s'enfuir. Il n'aurait pas pu la retenir ni la

rattraper. Elle fit le pas en avant décisif, le cœur serré, les yeux fascinés par la découverte de ce qui lui parut être un croisement entre la caverne d'Ali Baba et le Nautilus du capitaine Nemo. Les murs étaient recouverts de tapisseries magnifiques. Au sol, des tapis de toutes tailles se recouvraient en plusieurs couches. Un enchevêtrement calculé de plaques de mousse absorbante recouvrait la voûte. Au fond, un piano à queue, à côté une batterie. Des instruments de musique étaient rangés sur des rayonnages, violon, percussions, cuivres, guitares... Plus loin contre un mur, un Chesterfield de cuir râpé et défoncé sur lequel il dormait souvent roulé dans une vieille couverture. Au centre, la console. Un étrange fauteuil roulant lui permettait de circuler dans le studio sans avoir à se lever. Partout sinuaient des câbles. Ils raccordaient des micros et différents claviers à la console ou celle-ci à des machines clignotantes aux identités alphanumériques énigmatiques qui s'empilaient sur des racks, reliées entre elles par d'autres réseaux complexes. Des grappes de cordons multicolores aux terminaisons brillantes étaient disposées à des endroits stratégiques. De lourdes enceintes reposaient sur des socles en bois massif. D'autres plus légères étaient suspendues à la voûte par des filins. Tout cela dans la lumière feutrée de faibles ampoules filtrées par des abat-jour et des suspensions en verre épais. Il faisait trop chaud. Elle commençait à étouffer.

Il fallait qu'elle écoute *le son*. Son son. Il est devenu agité et volubile. Il l'a accablée d'informations techniques, il l'a obligée à pousser du doigt des potentiomètres, observer le déplacement des aiguilles, tourner des boutons pour corriger une courbe, ajouter du délai, réduire une attaque. Cette machine était un *égaliseur*, celle-là un *sampleur* historique, celle-ci un Roland *space echo* analogique légendaire. Il ouvrait le capot de l'appareil, expliquait le cheminement de la bande magnétique sur les différentes têtes magnétiques. Il nommait tous ses claviers. Assis à la console, il pianotait sur un clavier, lançait la musique, des courbes colorées et animées remplissaient l'écran, des aiguilles s'agitaient. Il manipulait quelques boutons. Sentait-elle la variation ? Il revenait en arrière. Changeait encore. Elle ne percevait rien, mais prétendait le contraire en hochant la tête comme une idiote. Il y avait trop à découvrir, trop à voir, trop à entendre, trop à ressentir. Ses sensations se bouscuaient, c'était trop intense. Elle perdait pied. Il lui fallait de l'air. Elle se mit à rire. Un faux rire

Il comprit ce qu'elle éprouvait. Cela l'attristait, mais c'était prévisible. Elle ne pouvait pas comprendre. Pas déjà. Peut-être jamais. Peut-être n'était-elle pas la bonne personne. Magnanime, il n'attendit pas qu'elle le demande, il la remonta à la surface.

Il lui appela un taxi.

- Reviens quand tu veux.

C'était le premier soir.

Elle habitait derrière la gare Montparnasse, en plein ciel, un appartement baigné de lumière. Le dernier cadeau de son père, le réalisateur de thrillers de série B. Papa était mort en plein tournage dans le crash d'un hélicoptère sur une plateforme offshore russe dans l'arctique. *Happy birthday ma chérie!* Une petite boîte contenait les clés et l'adresse. Un lieu à elle, pour ses vingt ans. C'était l'année dernière. Depuis ses seize ans, elle zonait à droite à gauche. Barcelone, Paris, Londres, Berlin... Selon lui, l'expérience indispensable de la bohème était faite, bien faite et devait être terminée. Il était temps qu'elle se pose. Il ne voulait pas qu'elle traîne son baluchon chez des quadras, divorcés, ou pas, qui draguaient des filles trop jeunes dans les boîtes à la mode et dans les castings. Il les connaissait trop bien. Il fallait qu'elle possède sa planque. Avec un judas et un verrou.

En réalité, depuis qu'elle avait signé chez *Peerless*, elle fuyait les gens de la mode et les quadras de la nuit pour perdre son temps avec des intellos fauchés qui lui expliquaient la déconstruction selon Derrida, le cinéma de Fellini, écoutaient du jazz scandinave, lui apprenaient le mah-jong, lui lisaient des poèmes de Neruda, roulaient des joints, voulaient coucher avec elle, mais osaient à peine la regarder les yeux dans les yeux.

L'appartement de Montparnasse donnait par une large baie sur la tranchée des voies ferrées desservant l'ouest de la France. Elle aimait observer, parfois avec des jumelles, les mouvements des trains, surtout le soir sous la pluie. Elle se faisait du cinéma. Chaque train contenait des centaines d'histoires. Des mystères allaient et venaient. Il y avait des promesses tenues et des catastrophes à venir. Sûrement des amoureux. Peut-être des assassins. Tous les trains n'arrivaient ou ne partaient pas à l'heure, mais jusqu'à présent aucun n'avait déraillé.

Les hommes ne montaient plus jamais chez elle. C'était non négociable. Elle refusait de trouver un homme dans son lit au réveil. Ceux qui n'avaient pas eu la délicatesse de s'éclipser à temps avaient été chassés en pleine nuit. Elle avait connu des moments très désagréables. Insultée, lèvres éclatées, couverte de bleus, elle avait jeté des vêtements par la fenêtre. Depuis le douzième étage. Des voisins avaient appelé la police. Cela ne se reproduirait plus.

La mère Colombe s'était calmée. Après tout, elle avait assuré le défilé Gyzel Raw et son éclat de rire scandaleux avait plu aux journalistes. Son nom circulait.

- Alors ? Tu ne veux plus faire de défilés ? Sûre ? Plus du tout ?

Oui, elle était sûre.

- Dommage, mais OK, tu ne feras plus que presse et pubs.

- En extérieur, je préfère.

Oui, elle savait qu'elle était chiante. Elle préférait être chiante plutôt que conne. Elle avait vite compris que l'agence ne la supportait que parce qu'elle était

"picante" et que les photographes l'aimaient bien. C'était son levier pour obtenir un peu plus de liberté. La plupart des photographes de mode et des directeurs artistiques étaient comme son père les lui avait décrits quand elle avait quinze ans :

*- Ce sont soit des imbéciles complexés et présomptueux, souvent anglais, qui portent des vestes Yoji trop grandes sur des pantalons moulants trop courts avec des mocassins blancs sans chaussettes, soit ce sont des quinquagénaires chauves, barbus, impuissants, d'un mètre soixante-cinq qui se prennent pour Pygmalion. A tout prendre, je te conseille plutôt de fréquenter les guitaristes de rock.*

Il n'avait pas tort. Beaucoup correspondaient à ses descriptions, sans parler des clients égrillards. Mais les shootings ne durèrent jamais très longtemps et puis elle aime bien les voyages. Pour les guitaristes de rock, bof, elle ne se sentait pas l'âme d'une groupie.

Bien sûr, elle est retournée dans le château de Dracula. Elle a attendu des heures, assise sur le canapé du salon désert qu'une ampoule verte s'allume sur le mur pour lui signifier qu'elle pouvait descendre au Studio Night. Elle ne pouvait le rejoindre que lorsqu'il l'appelait pour écouter, jamais quand il composait ou mixait.

Parce que sa musique l'envoûtait, elle, la rebelle, se pliait à son protocole. Elle acceptait de s'enfermer avec lui dans le Studio Night. Elle s'oxygénait longuement dans le jardin à l'abandon avant de s'engager dans le boyau souterrain. Elle accumulait des réserves. Elle n'aimait pas rester trop longtemps dans le Studio Night qu'elle appelait le *bunker*. Sa lumière tombale, l'absence de fenêtres. L'air usé, lourd, magnétique, chargé des ondes émises par toutes les machines. Même les tapis qui les premières fois l'avaient fascinée, maintenant la troublaient. Que cachaient-ils ? Qu'y avait-il en dessous ? Et la poussière ? Elle n'avait pas vu d'aspirateur. A chacune de ses visites, tout paraissait toujours immaculé. La minuscule salle d'eau, le réduit avec l'évier, le petit réfrigérateur, le micro-ondes, la machine à café et le placard, tout était propre et rangé. Qui faisait le ménage ? Lui ? Y avait-il une autre issue, dissimulée derrière une des tapisseries ? Combien de femmes étaient descendues avant elle ? Etaient-elles toutes remontées ? En gardait-il plusieurs prisonnières ? Etais-elle la septième ? Elle essayait de se rappeler le nom de la septième femme de Barbe Bleue, celle qui avait ouvert la fameuse porte interdite. Celle dont la sœur s'appelait Anne et qui du haut de la tour ne voyait rien venir.

*- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.*

Elle n'avait pas de sœur Anne. Elle n'avait qu'un demi-frère que son père avait semé au Mexique trente ans plus tôt. Elle ne connaissait qu'une photo de lui. Un vieux polaroid. Un enfant brun sur un poney à côté d'une femme inconnue. Personne ne souriait.



- Luis a mal tourné. C'est une canaille.

En cas de pépin, elle ne pourrait pas compter sur Luis pour voler à son secours et assassiner le monstre. Rien ne se passe comme dans les contes.

Simple oubli de Perrault ? Dans le conte, la septième femme de Barbe Bleue reste sans nom.

Elle est devenue dépendante musicale.

Elle avait besoin de s'immerger, se noyer, dans la musique de Damien pour oublier le chaos à la surface du monde. Elle perdait la notion du temps, allongée les yeux fermés sur le canapé, tandis que les petites mains de Damien, tassé sur son fauteuil roulant, voletaient sur la console pour affiner des choses inaudibles au commun des mortels.

Dès le silence revenu, malgré les vingt-quatre degrés obligatoires dans le bunker, elle avait froid. La gorge nouée, elle était incapable de trouver des mots. Incapable de penser. Incapable de communiquer. Incapable de dire :

- Je ne sais pas ce que je fais ici.

Ni paroles, ni gestes.

Elle a effleuré une fois son épaule, à peine et par-derrière, avant de se précipiter sur la lourde porte, de filer vers l'escalier lointain pour remonter vers l'air et la lumière.

Il savait tout cela. Il comprenait sa fuite. Il n'avait pas besoin d'excuses bafouillées. Il respectait son silence. Il lui suffisait que bientôt elle redescende.

Car elle revenait.

Trois, quatre, cinq fois, plus ?, elle est retournée dans le Studio Night.

Elle commençait à s'habituer. Elle pouvait écouter ses plus longues compositions. Elle pouvait demeurer sur le canapé les yeux ouverts une fois le silence revenu. Il était reconnaissant. Un jour, était-ce une nuit ?, elle a posé sa main sur la sienne et elle l'a laissée un moment. C'était après avoir écouté son *Requiem pour les Rolling Stones*.

Ils n'en ont jamais parlé. Cela s'est fait. Sans explication, il lui a donné les clés du château. Elle les a acceptées sans le remercier ni réfléchir. Elle n'avait pas envie de le remercier ni de réfléchir.

Au retour de prises de vues en Sicile, elle s'est rendue directement chez Damien. Elle a posé son sac de voyage dans la petite chambre qu'elle occupait quand elle n'avait plus le courage de rentrer à Montparnasse. Damien en occupait une autre à l'autre bout du couloir. Toutes les autres étaient vides et fermées.

Une autre fois, elle est arrivée avec une petite valise. Elle ne s'installait pas, mais c'était plus confortable de pouvoir laisser quelques affaires. Elle avait acheté un sèche-cheveux pour le château. Elle pouvait rester aussi longtemps qu'elle le

voulait. Parce que parfois elle avait envie de rester. C'est pour cela qu'elle avait un jeu de clés.

Le plus souvent, elle ne restait que deux ou trois jours et puis elle retournait à la lumière, en altitude, à Montparnasse. Elle n'avait pas besoin de prévenir. Damien ne posait pas de questions.

Elle était là. Elle n'était plus là. Là voilà de retour. Cela ne changeait rien à son programme. Sa vie se passait en bas, dans le Studio Night. Sauf quand il donnait des concerts.

Elle ignorait s'il avait un agent, pour s'occuper de tout ça. Des contrats, de l'argent, des voyages. Il ne recevait pas de journalistes. On ne pouvait trouver que de rares photos de lui. Frustrantes. Une petite silhouette, prise de loin, à contre-jour, au téléobjectif. Toujours penchée sur sa console avec ses fameuses lunettes noires, sous une capuche de sweat noir brodée *DJ Damien* en fils d'argent. Ou alors une ombre floue au volant de la Chrysler. Pour les fans, c'était peu. Pour la légende cela suffisait. Elle n'avait jamais croisé de visiteurs, sauf une fois, des déménageurs venus pour enlever du matériel dans des conteneurs.

Il l'informait :

- Dans une semaine, je pars pour trois jours à Berlin.

Ou dix jours au Japon ou quatre à Chicago.

Elle laissait une note sur la porte de sa chambre :

- Shooting Marie-Claire à Patmos. Retour le vingt.

Elle aurait aimé pouvoir emporter des enregistrements quand elle partait en voyage. Il n'en était pas question.

Parfois, quand elle avait pris sa dose de musique dans le bunker et qu'elle remontait dans sa chambre, Damien ne remontait ni pendant la nuit, ni même le lendemain. La porte de sa petite chambre restait toujours ouverte. Il n'était pas là. Il était encore *en bas*. Dans le salon, l'ampoule rouge était allumée. *Ne pas déranger*. Deux jours s'écoulaient. Aucun signe de vie. Elle essayait de ne pas s'inquiéter. Depuis quand était-il enfermé dans le bunker ? Compter les jours ou les nuits ne signifiait rien, il fallait compter en heures. Trente heures, cinquante heures, soixante-dix heures ? Toujours la lumière rouge. Mais en cas d'urgence ? S'il avait besoin d'aide ? S'il manquait d'air ? S'il avait fait un malaise ?

Combien de temps fallait-il attendre avant d'appeler la police ou les pompiers ? Damien pouvait, comme les fakirs, ralentir ses fonctions vitales pour plonger toujours plus loin à la source de sa musique. Il y avait toujours de l'eau dans le petit frigo et parfois il emportait du pain de mie en tranches et des yaourts. Attendre encore ?

Sa colère montait. Il ne tenait aucun compte de ce qu'elle pouvait ressentir. Elle était là, mais elle n'existait pas. Son inquiétude, il s'en moquait. Elle ne comptait que quand il voulait qu'elle l'écoute. Sinon, elle devenait encombrante. Elle était

prête à ramasser ses affaires et ficher le camp. Elle est descendue jusqu'à la porte interdite. Face à la caméra, elle s'est mise à crier :

- Si tu veux crever dans ton trou, crève, moi, je me casse !

Alors, il était remonté. Plus livide que livide, épuisé, la tête pleine de ses sombres musiques d'une implacable beauté qui la retenaient prisonnière, malheureuse, furieuse, mais encore consentante.

- Ne me fais plus jamais ça.

- Je ne peux pas. Tu dois m'oublier quand je suis là-bas.

Quand il disait *là-bas*, elle comprenait qu'il ne parlait pas du *bunker*, il parlait de l'autre monde, la cinquième dimension, celle qui existait seulement dans l'abîme, quand il n'y avait plus que ténèbres pour lui permettre de toucher la lumière de la musique pure.

- Tu comprends : La terre était informe et vide. Partout les ténèbres s'étendaient à la surface de l'abîme. L'esprit planait au-dessus des eaux. Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Bach et Mozart devenaient possibles.

Son père aurait dû lui dire :

- Quand on ne supporte pas l'attente, il ne faut pas embarquer avec un pêcheur de perles.

Damien ne lui demandait rien, acceptait tout et c'était beaucoup. Il redoutait l'impensable bien plus qu'elle. Il se consumait dans l'espérance de l'impossible. Elle sentait sa douleur. Sa musique en était remplie. Elle n'était pas une oie blanche romantique. Elle se sentait capable de transgresser. D'aller au-delà. Faire une expérience. Elle n'était pas dupe. Cela ne pouvait qu'advenir. Le jour approchait, c'est tout. Cela dépendait d'elle. Elle était prête. Elle n'a pas fermé sa porte. La lampe Tiffany était recouverte de cachemire transformant la pièce en aquarium rouge et vert.

Damien nu. Elle retint un soupir. Une laideur bouleversante. Un corps obtus, livide, glabre, aux jambes trop courtes. Un corps cireux, un corps de pingouin albinos avec une érection.

- Je suis beau comme un suppositoire.

Elle a relevé le drap. Les yeux fermés, pour la première fois il la vit. Damien l'étreignit, l'embrassa, la caressa, la pénétra. Il la blessait sans le vouloir, ivre de désespoir, amant hagard, naufragé à bout de forces, mousseux de sueur, tremblant de fièvre, un avorton recraché dans son lit par une mer en furie. Ce fut éperdu.

C'était fait. Elle ne se sentit pas meurtrie, ni heureuse, ni malheureuse. Elle se sentit libérée du poids de quelque chose de difficile, qu'elle avait provoqué, sans doute désiré et qu'elle ne pouvait plus fuir. Elle avait fait ce qu'elle devait faire. Elle l'avait apaisé. Il s'était endormi. Elle a réussi à sourire. Elle ne pourrait pas succomber davantage. Déjà quelque chose en elle criait :

- Sauve-toi ! Va à la mer ! Va au vent ! Va à la lumière !

Dans les rêves de Damien, elle serait toujours une lueur céleste guidant les voyageurs égarés. Le mirage d'une oasis à jamais hors d'atteinte.

La prochaine fois qu'elle descendit dans le bunker il avait une surprise pour elle. Une œuvre dédiée : *Known Unknown Pleasures*. Plaisirs inconnus connus.

Lui, le muet, lui raconta l'histoire avec fougue. Le premier vinyle de *Joy Division*. Une bombe froide, un diamant si pur qu'il retenait lumière à l'intérieur. Il n'émettait que du son. Dès la première écoute, il avait compris que sa vie venait de changer. Il venait de trouver une issue. Il s'efforçait de monter vers la lumière, il fallait descendre vers les ténèbres. Sur la pochette noire sans titre, on ne pouvait voir que des lignes grises, la transcription graphique des ondes d'un pulsar. En petits caractères, la légende indiquait : *100 consecutive pulses from the pulsar CP 1919*.

- Le CP 1919 c'est un pulsar. Une étoile à neutrons. Une étoile noire. Les pulsars n'émettent pas de lumière, ils pulsent des ondes radio. CP 1919 c'est le premier pulsar que l'on a découvert. Tu comprends ce que cela signifie ? C'est la signature musicale de l'univers ! L'univers chante. Il chante depuis le big bang et pour l'éternité. Bang ! Et la lumière fut. Le son précède la lumière. Toi... Toi, tu es un pulsar.

Elle ne comprenait rien. Il était surexcité.

L'album de Joy Division s'appelait *Unknown pleasures*. C'était formidable ce titre : *Plaisirs inconnus*. Découvrir qu'il y a des plaisirs inconnus, des plaisirs inouïs, inatteignables, inimaginables. Incompréhensibles. On ne sait même pas que ce sont des plaisirs. Ils sont là quelque part dans l'univers. Et puis, par miracle, - *par miracle ?* - on est foudroyé.

Elle comprenait ce que signifiait le morceau qu'il avait composé pour elle : *Known Unknown Pleasures*.

Elle avait écarté les jambes pour lui. C'est tout ce qu'elle avait fait.

Chez *Peerless*, elle bossait encore, mais de moins en moins. Elle ne voulait plus travailler qu'avec des photographes qu'elle appréciait. Elle n'en avait plus pour longtemps. Elle s'en foutait. Elle trouverait du boulot. Elle allait avoir vingt-trois ans, elle parlait quatre langues, elle n'était pas conne, elle était jolie, surtout elle était devenue coriace. Elle tenait cela de son père : la vie ne lui faisait pas peur.

Depuis qu'il lui avait fait entendre *Known Unknown Pleasures*, chaque fois qu'elle partait en shooting ou en tournage, Damien était certain de la perdre. Elle ne reviendrait pas. Il ne voulait pas qu'elle appelle. Elle ne devait pas tricher et rompre faussement son absence. Il ne pouvait pas se permettre de remonter à la surface comme un bouchon quand le téléphone sonnait et devoir se noyer à nouveau quand il aurait raccroché. Il ne voulait conserver que l'infime possibilité

de son retour. Ou pas. Probablement pas. Les comètes ne repassent pas deux fois dans l'espace d'une vie humaine. Et voilà. Refermez la tombe. Scellez la dalle.

Il se concentrait sur sa musique. De plus en plus épurée. Mais toujours une irrésistible, fragile, pousse d'herbe crevait des tonnes de goudron noir, comme elle aimait dire.

Dans sa chambre d'hôtel, elle imaginait le pire. Elle était interdite de téléphone. Elle se pliait à ce qu'il lui demandait. De retour, elle tremblait en descendant du taxi. Comme toujours, pas âme qui vive dans le château. Bien sûr, la lumière était rouge dans le salon. Elle se précipitait dans la galerie souterraine. Un filet de son filtrait malgré la lourde porte. Il était bien là. Elle osait insister. Quand il ouvrait enfin, il gardait la tête baissée pour ne pas se blesser à trop la voir. C'était comme s'il ne l'avait pas attendue les tripes nouées. Ses petites mains grasses volaient sur la console. Il avait des nouvelles choses à lui faire écouter.

Elle a décidé de faire semblant d'être heureuse. Elle décréta une fête. Il sortit du champagne. Elle a passé une robe Saint Laurent. Il la regardait dans les miroirs fumés, caché derrière ses hideuses lunettes noires. Elle n'avait pu lui enlever que les trois fois où ils firent *Known Pleasures* dans l'obscurité, isolés du monde dans la petite pièce au fond du couloir celle qu'il appelait son tiroir. Des yeux sans couleur, des yeux gris. Elle ne se souvenait pas qu'il ait jamais vu son corps. Et c'était tant mieux. Il disait aimer le léger voile de sa voix, il aimait palper le grain de sa peau, ses seins menus, son ventre plat, sa tignasse rouge qu'elle avait décidé par cruauté de couper court, s'imprégner de son parfum. Ses caresses étaient douces et quand il pénétrait en elle, lui si misérable et vulnérable, il était rempli de vigueur et il lui témoignait d'infinies attentions. Il n'y avait pas que du plaisir dans ce plaisir inconnu-là. Elle avait voulu savoir. Elle ne regrettait rien.

Certaines nuits sans lune, il lui demandait de conduire la Chrysler silencieuse vers la forêt de Rambouillet. Elle finit par aimer cette voiture et sa démesure. Son volant géant, sa banquette immense, son tableau de bord de juke-box. Son interminable capot. Son cuir rouge et ses boiseries ridicules.

- C'est une vraie péniche !

- Non, c'est un yacht.

Ils roulaient dans un film américain. Ils allaient dîner chez Frank Sinatra ou Dean Martin. Dans la boîte à gants il conservait toujours une flasque remplie de pur malt irlandais hors d'âge. Ils glissaient presque au ralenti à travers des patelins endormis, enveloppés du son velouté de la hi-fi. La chaleur du malt dans la gorge.

Lassée de tourner dans la vallée de Chevreuse, un peu éméchée, libérée, elle a insisté un soir d'hiver pour qu'ils poussent jusqu'à la mer. Elle voulait voir la mer par une nuit sans lune. Il n'était que onze heures. La côte n'était pas si loin. Deux

heures et demie, pas plus. Ils avaient tout le temps. Ils seraient rentrés bien avant que le jour se lève. Il était terrifié. Et s'ils tombaient en panne ? Et s'ils avaient un accident ? Et s'il fallait changer une roue après une crevaison ? Mais il a capitulé. Ne rien faire pour la perdre. Pas déjà, pas ce soir.

Il y avait toujours un petit magnétophone dans la boîte à gants. Il enregistrerait le vent ou autre chose. Le ressac, le jusant. Le cri des mouettes à minuit par une nuit sans lune. Le claquement des drisses sur les haubans. Des choses comme ça.

Elle s'est garée au pied d'une longue jetée déserte battue par la marée montante. Le vent venait du large, l'air était chargé d'iode. Quelques mètres plus bas, les bateaux de pêche gémissaient au mouillage. Il n'est pas descendu de la voiture. Marchant sur la jetée, elle a dérangé des mouettes qui se mirent à tourner en poussant des cris désagréables. Elle y vit un oracle. Leur histoire touchait à sa fin. Elle se retourna. Par la fenêtre ouverte, bras tendu il était en train d'enregistrer. Tragédienne antique, elle se mit à crier, les mains en cornet comme on appelle un marin au loin.

- *Da-mien ! Damm-mien !*

De plus en plus fort et de façon de plus en plus désespérée, à la fin on aurait dit qu'elle lançait un SOS :

- *Da-mien ! Damm-mien !*

Bien sûr, il restait muet. C'était musical et intéressant. On entendait tout. Le vent sifflait, le métal vibrait, le clapot, ses appels désespérés hachés par les bourrasques, même l'humidité. Le temps passait. Il ne pouvait pas crier. Il se mit à faire des grands gestes. Elle ne revenait pas, au contraire, elle s'éloignait vers le bout de la jetée. Enfin, elle fit demi-tour.

- Il faut être de retour avant l'aube.

- Comme Dracula ?

- Parce que je suce ton sang, n'est-ce pas ?

C'était la vérité. Elle se vidait plus qu'elle ne se remplissait. Elle faiblissait. Elle s'en inquiétait enfin, fascinée par l'impasse dans laquelle elle s'était engagée. Ce n'était pas drôle.

Sur la route, une mélodie est parvenue jusqu'à Damien. Il craignait qu'elle s'évanouisse avec la lueur du jour. Il se mit à chantonner pour le magnétophone de poche. Au tableau de bord, un voyant rouge s'est mis à clignoter. La Chrysler réclamait de l'huile. Et de l'essence. Il a fallu s'arrêter dans une station-service. Cela n'en finissait plus. Il s'est mis à pleuvoir. Cette saleté de jour a commencé à poindre alors qu'ils étaient encore à une vingtaine de kilomètres de Paris. Il y avait des travaux. Une voie était neutralisée. Les camions commençaient à envahir l'autoroute. Damien est passé à l'arrière. Il insistait pour qu'elle roule plus vite. Elle était mal à l'aise, la Chrysler n'était pas faite pour se faufiler avec agilité entre les files. Il s'est pelotonné et recouvert avec un grand plaid. Il n'a plus dit un

mot jusqu'à ce qu'elle rentre la voiture dans le garage. A peine la porte refermée, il avait détalé en direction du bunker

Damien était sans âge – 35 ans ? -, mais il ne pouvait survivre beaucoup longtemps à la surface du monde. Damien était un plongeur qui ne trouvait la paix et l'ivresse que dans les abysses. Elle anticipait la fin trop évidente de l'histoire. Elle se sentait incapable d'abandonner le navire, incapable de sauter à temps. Qu'est-ce qui la retenait ?

Après cette virée nocturne, il ne remonta plus à la surface. Elle a feint de ne pas s'en inquiéter. Cela s'était déjà produit. Cela se reproduirait encore. Il faisait exprès. Elle ne céderait pas à son chantage. Elle ne descendrait pas éperdue cogner à la porte de la Bête. Elle était la Belle, la Bête devait la respecter.

Le quatrième jour, elle sut que Damien avait été englouti pour de bon. Les pompiers défoncèrent la lourde porte.

Il était allongé sur le canapé. Le légiste diagnostiqua une rupture d'anévrisme. Pourquoi pas ?

Il avait laissé en évidence un enregistrement et des papiers pour elle.

Le morceau s'intitulait *Etranges étrangers*. Il avait mixé les bruits enregistrés le long de la jetée avec la petite mélodie qu'il chantonnait dans la voiture et plus surprenant avec ses appels depuis la jetée : *Damm-mien... Damm-mien...* très lointains. Un chant de sirène fantomatique, nimbé de réverbération. Cela s'achevait par les cris des mouettes.

Les papiers avaient été préparés depuis longtemps. Ils étaient signés du lendemain de la date où il avait connu des plaisirs inconnus. Il lui léguait une maison quelque part dans le Morbihan du côté de Saint-Gildas. Il avait griffonné quelques lignes dans le dossier. La maison était pour elle. Elles s'entendraient bien toutes les deux. Elle ouvrirait les volets et regarderait le soleil se coucher derrière Houat et les étoiles monter dans la nuit. Il n'avait personne d'autre à qui l'offrir.

Elle était venue d'elle-même. Ce qui l'avait attirée, c'était sa musique. Son goût pour l'étrange. Elle n'était pas une princesse délicate, une pure jeune fille. Damien ne lui avait rien pris, qu'elle n'était prête à lui donner en échange. Il n'y avait pas eu d'amour. C'était impossible. Cela avait été un simple troc. Chacun avait reçu ce qu'il convoitait. Personne n'avait triché, personne n'avait perdu au change. Le pacte était honnête. Elle n'était ni psy ni infirmière, pourtant elle avait accompagné Damien jusqu'au bout, sans savoir pourquoi. Pour recevoir sa dernière chanson ?

Dix jours plus tard, il reposait à l'ombre au Père Lachaise. Elle était la seule présente. Selon ses indications, elle avait fait graver en anglais, en lettres noires sur granit noir : *He's lost control*.

Bien plus tard, elle est allée voir la maison. C'était celle de sa mère. Une robuste maison ancienne, cachée derrière un muret de pierres, des pins, un robinier, quelques arbustes. Perchée sur une falaise, elle dominait la mer, plein ouest. A l'inverse des autres, elle avait les murs bleu gauloise et les volets blancs.

Enfant, Damien aimait les sons et les odeurs de l'Atlantique, mais il ne supportait pas le ciel. L'horizon lui donnait le vertige, le soleil le brûlait, la lumière était une souffrance. Il jouait de l'harmonica dans le cellier, se cachait dans la cave ou les soupentes. Il frappait avec des baguettes sur les murs, des caisses, des cartons, des bouteilles, des bidons, tout ce qu'il trouvait dans la cave. Il cherchait l'écho dans les grottes et les souterrains. Il ne se sentait en sécurité que dans l'ombre. Adolescent imparfait et solitaire, il rêvait du métro de Paris ou de Londres. Le soir de ses seize ans, il vola les économies de sa mère. Il prit le car à Sarzeau. Elle mourut sans l'avoir revu.

La maison était vide. Pas un meuble, pas un objet. Rien. La maison s'était faite légère pour l'accueillir. Une page blanche. Elle rencontra un navigateur. Il lui apprit à lire la mer et les étoiles, remonter au vent et réparer les voiles. De nouveaux plaisirs inconnus.